

# Soirée d'amateurs : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 39

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204504>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Messagers de l'an neuf.

Encore un an qui file, file,  
Qui file, file et disparaît.

Allons, il n'y a pas à récriminer; il se faut résigner et sourire aux almanachs qui déjà viennent nous annoncer la venue prochaine de l'an neuf.

Le premier arrivé, de ces almanachs, c'est l'*Almanach helvétique*, édité par M. S. Henchoz, à Lausanne. C'est sa seconde année d'existence. L'aimable accueil qui lui fut fait à son entrée dans le monde, il y a un an, accueil qu'il mérite à tous égards, lui était un précieux gage de réussite. Aujourd'hui, il a marqué sa place au foyer et il est bien sûr de la retrouver, fidèlement gardée, à chaque nouvel-an.

Vous dire ce qu'il contient serait trop long et vous gênerait le plaisir d'une surprise qui ne vous coûtera que 20 centimes, quatre sous seulement.

## AU MONTÉLAZ

(Echo lointain des manœuvres.)

Le lundi 2 septembre, dans l'après-midi, Pierre Gilliard et sa femme montaient le rapide sentier qui mène d'Yverdon à Cuarny. Ils voulaient assister à l'attaque du Montélaaz.

— Il fait rude chaud aujourd'hui, ne trouves-tu pas, Sophie?

— Pardine oui! On sent de ces piquées de soleil... Ça pourrait donner quelque chose pour ce soir!

— Pourrait bien arriver. A cette saison on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

Ils montent pendant quelques minutes sans dire mot, suant à grosses gouttes.

— Est-on pas bientôt au-dessus? demande alors Sophie. Cette sacrée montée n'en finit pas!

— Plains-toi déjà! Pourvu qu'on arrive une fois! Tiens, voilà des militaires.

— Où?

— Là, dernier cet haie! Ne va pas t'embaumer contre!

— Oui, pardine! Je me demande quel bataillon c'est... si notre Jules...

— Pas plus! Il est dans le génie. Ceux-là sont du 9, de par contre Lavaux.

— En voilà encore, dans ce fossé, là, à gauche. C'est peut-être le génie?

— Je vais t'en donner du génie! C'est le 8.

— Mon Dieu! pourvu qu'on le trouve.

— Qui?

## FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

3

## SOIRÉE D'AMATEURS

OSCAR. — Et, du même coup, le « cher » monsieur fait deux bonnes œuvres.

Attention! Notre plus gracieuse révérence. Je vois entrer deux demoiselles.

Leurs parents ne leur permettent pas, sans doute, d'aller souvent au théâtre. — Ce n'est pas pour les jeunes filles, le théâtre. — Heureusement que ces demoiselles ont, en compensation, les concerts et les conférences. Mais, ce n'est pas toujours très amusant les concerts et les conférences. Les soirées de sociétés sont tout au moins plus variées. Et puis, c'est une excellente occasion de se rencontrer avec les amis.

PAUL. — Voire même avec les amis. Aussi ces demoiselles n'en manquent pas une.

OSCAR (imitant la voix de jeune fille). — Monsieur, avez-vous encore des billets pour la soirée de la société...

LE DÉPOSITAIRE DES BILLETS (avec un petit sourire). — Oh! oui... combien vous en faut-il?...

— Nous n'en désirons que deux.

LE DÉPOSITAIRE (leur montrant le plan de la salle). — Voici de très bonnes places; je vous les conseille.

— Mais, dites-moi, monsieur, n'est-on pas bien en vue à ces places-ci?

— Jules.

— Attends-voir! Laisse-nous arriver.

Ils atteignent enfin la colline du Montélaaz, dont les pentes étaient couvertes d'un public nombreux et varié. Des groupes s'installaient sur l'herbe pour se restaurer, tout en regardant les opérations militaires. Pierre et Sophie, mis en appétit, choisissent longuement un endroit convenable, s'asseyent, ouvrent un bissac et en tirent du pain, un saucisson, des œufs et une bouteille de vin.

— Boum! Tu entends le canon, Sophie?

— Oui, mais je ne vois rien.

— Regarde, là-bas, sur Chamblon. Tu vois cette fumée?

— Oui.

— Eh! bien, c'est là que se trouve la position.

— Quelle position?

— Quelle position!... Les pièces de position.

— Ah! C'est loin?

— Euh! sept à huit mille mètres... Boum! Boum!... Du côté de Grandson, cette fois... Passe-moi un verre, ça ne peut pas descendre... Merci... J'ai une faim de loup. C'est cette grimpe.

— Que de monde! Que de monde! On se croirait à l'abbaye d'Yverdon.

— Il y a plus de femmes que d'hommes. Ce que c'est que la curiosité!

Le repas achevé, notre couple s'en fut visiter les fortifications, enjamba les fils électriques, descendit dans des fossés, admira les grosses pièces braquées sur la plaine. A chaque pas, c'étaient des recommandations, des réflexions.

— Attention, Sophie, à ces gros fils qui traînent par là. Il faut s'en méfier. C'est bien sûr pour l'électricité... Regarde-moi ces pièces... Nom de nom! Qu'ils y viennent, les Allemands, ils seront bien reçus! (L'Allemand, c'est le traditionnel ennemi!)

Puis nos promeneurs poussèrent une pointe jusque sur la hauteur voisine, donnèrent un coup d'œil aux nouvelles pièces d'artillerie, puis descendirent au village de Cuarny. Chemin faisant, ils croisèrent une connaissance.

— Tiens! Jean du Coutetz. Que fais-tu par là?

— Et vous?

— On est venu voir cette attaque; mais ils ne sont pas encore prêts.

— On dit que ce sera pour cette nuit. Avez-vous vu Müller?

— Quel Müller?

— Le président de la Confédération.

LE DÉPOSITAIRE (avec un sourire malicieux). — Oui, un peu.

— Oh! alors, nous n'en voulons pas. (Designant d'autres places): « Et à celles-ci? »

LE DÉPOSITAIRE (toujours souriant). — A celles-ci, on n'est pas du tout vu et l'on voit très bien.

LA DEMOISELLE (après un moment). — Il n'y en a pas d'autres?

— Hélas, non.

— Oh! quel dommage...

Après avoir consulté son amie:

— Eh bien! monsieur, voulez-vous, s'il vous plaît, nous donner deux billets des premières places que vous nous avez montrées.

PAUL (imitant la voix du duc Della-Volta, dans la *Fille du Tambour-Major*). — Je le savais bien!

OSCAR. — Ce monsieur à la mise élégante, le petit ruban violet à la boutonnière, c'est le directeur du théâtre. Il va tout droit au plan concernant la prochaine représentation de sa « compagnie dramatique »; c'est ainsi que l'on s'exprime quand il s'agit de comédiens. Gil-Blas ne s'écrie-t-il pas, quelque part: « On dit bien une troupe de bandits, une troupe de gueux, une troupe d'auteurs; mais apprenez qu'on doit dire une compagnie de comédiens ».

En voyant le plan, monsieur le directeur fronce le sourcil, hoche la tête et se tournant brusquement vers le dépositaire des billets:

— Dites-moi, ça ne marche pas du tout. Comment donc voulez-vous que je m'en tire avec les sacrifices que je fais chaque jour pour répondre aux exigences croissantes du public?

— Ma foi non. Est-il aussi venu?

— Bien sûr! Tiens, le voilà, avec Forrer... Ce gros, rouge de figure, avec un chapeau gris.

— Pas possible!

— Parfaitement. Je le connais bien. Je lui ai vendu de l'eau-de-cerises l'année passée.

— Ah! dans ce cas-là...

\*

A Cuarny, c'était une cohue. Le village était sens-dessus-dessous et l'aubergiste avait fort affaire à contenter tous ceux qui assiégeaient sa porte, bien qu'il fût aidé du régiment, qui « tirait au tonneau » d'une façon experte.

Pierre réussit, non sans peine, à se faire servir un demi, qu'il dégusta en compagnie de son épouse, tous deux assis à l'une des longues tables alignées au bord de la route.

Pendant la nuit était venue. La pluie commençait à tomber. Pierre jugea prudent de se munir de « quelque chose » en prévision des averses à venir. Il emprunta chez un paysan deux vieilles couvertures de laine. Il en remit une à sa femme, garda l'autre — la moins mauvaise — pour lui-même, et tous deux, s'en étant couvert les épaules, s'en furent derechef sur le théâtre des opérations. Ils se dirigèrent tout d'abord vers l'un des projecteurs qui fouillaient les ténèbres de leurs mobiles faisceaux de lumière. Des fusées montaient dans la nuit noire, décrivaient leurs courbes gracieuses, éclataient, puis retombaient en pluie d'étincelles.

— Regarde-voir ces fusées! Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire? demandait Sophie. Je te dis, c'est comme à l'abbaye d'Yverdon.

— C'est bien sûr quelques pétards qui leur étaient restés de la Fête des Vignerons. Ça vient du 3<sup>e</sup> régiment, en tout cas! Voilà qu'ils nous éclairent avec leur grande lanterne électrique.

— On pourrait lire le journal.

— Bon! Voilà qu'ils s'embrient. Ecoute-voir c'te pétarade, du côté de Chevressy. La danse va commencer. Dommage que le temps se gâte. Ça pleut bel et bien fort... Sale temps!

— Je te l'ai dit... Il faisait trop chaud ce tantôt.

— Jamais on n'y tient!

Nonobstant, nos deux enragés, bravant l'averse, rôdent deci à delà, passent d'un monticule à un autre monticule, descendent dans les bas-fonds, se perdent dans les bois, pataugent dans les terrains labourés, s'embarrassent dans des fils de fer, se fourvoient parmi les soldats du ba-

LE DÉPOSITAIRE (lui montrant tous les plans affichés). — Le public ne peut aller partout.

LE DIRECTEUR. — Qu'est-ce que ce nouveau plan?

LE DÉPOSITAIRE. — C'est le plan d'une soirée donnée par une société d'amateurs.

LE DIRECTEUR (avec humeur). — Toujours ces amateurs! Mais, c'est une véritable épidémie dans votre Lausanne; tout le monde y joue la comédie...

PAUL. — Et toutes celles qui se jouent à côté du Théâtre...

OSCAR (Le directeur, continuant et s'excitant de plus en plus). — Trois jeunes gens, trois amis ne peuvent se rencontrer et partager un verre de bière sans qu'il en résulte une soirée artistique, littéraire et musicale. Et quand ces innombrables soirées d'amateurs ont drainé le public, que me reste-t-il, pour mes représentations?...

PAUL (imitant le tic des personnes portant monocle). — Et moi donc, mon cher directeur, m'oubliez-vous? Ne suis-je pas un de vos plus fidèles habitués?

OSCAR. — Parfait! Ce nouveau personnage, c'est M. Devertgalant, que tous les Lausannois connaissent bien.

PAUL. — N'est-il pas, en effet, le type accompli du fidèle habitué de toutes les représentations théâtrales, de toutes les fêtes, kermesses et ventes de bienfaisance, de toutes les soirées d'amateurs.

Aux représentations de la troupe théâtrale, il a toujours un œil, au moins — quand ce n'est pas un pied — dans les coulisses. Ce qui se passe devant le décor n'a pour lui qu'un attrait intermittent; cela dépend des personnages en scène. Aux

tailleur 88, du côté de Pomy, poussent même jusqu'à ce village. Ils finissent par y découvrir une étable hospitalière, où ils sont tout heureux de se reposer deux ou trois heures sur la paille, à côté des vaches.

A 3 1/2 heures, ils sont debout et, la pluie ayant cessé, retournent sur les hauteurs, afin de ne rien perdre de la bataille qui était imminente.

— Sapristi ! il ne fait rien tant chaud, murmure Pierre. Et il ramenait autour de soi les bouts flottants de sa couverture.

— Pour sûr non ! Une goutte de café aurait été la bienvenue.

— Bah ! A la guerre comme à la guerre !

Après trois heures de marches et contre-marches, ils entendirent et virent enfin quelque chose.

Des coups de fusils crépitaient un peu partout ; les gros canons tonnaient ; les pièces de campagne et les mortiers résonnaient. Les assaillants s'avancèrent sur toute la ligne. C'était l'attaque tant attendue.

— Bon Dieu ! quel trafic ! clamait Sophie. C'est toujours plus pis ! De ma vie, de mes jours ! Pourvu qu'il n'arrive rien à notre Jules !

— T'inquiète pas, Sophie, et surtout tais-toi. Laisse-moi regarder...

— Je n'y comprends rien, rien du tout. Où vont-ils ? Que veulent-ils ? Quel trafic ! Bon Dieu, quel trafic !

— Tais-toi donc ! A la longue, on finira bien par s'imaginer qu'on a compris !

Mais des fanfares éclatèrent tout à coup, sur leur gauche. La foule des curieux se précipite. Pierre et sa femme suivent le mouvement. Ils assistent alors à l'attaque manquée du 1<sup>er</sup> régiment, refoulé par les troupes du 4<sup>e</sup>, marchant crânement, drapeaux flottants, aux sons du « Roulez tambours ».

— Te bombarde ! criait Pierre transporté. Ça, c'est beau ! On dira ce qu'on voudra, pas, Sophie ? Qui aurait cru ça des Genevois !... C'est le tout de savoir les prendre...

E.-C. THOU.

**Une première.** — Jeudi soir, fut donnée devant une salle bien garnie la première de *Légionnaire par vengeance*, le drame militaire de M. Randin. Cette pièce est montée avec un luxe de figuration, de décors et de costumes vraiment extraordinaire. L'interprétation est bonne ; elle sera meilleure aux prochaines représentations. De la pièce même, nous ne pouvons rien dire encore ; une seule audi-

soirées d'amateurs, son attention est dans la salle. Ce qui se passe sur la scène ne l'intéresse pas du tout.

M. Devertgalant vient donc chercher un billet :

— Ne m'en veuillez pas, mon cher directeur ; ce n'est point une infidélité. Je ne sais que faire de ma soirée. Mieux vaut encore aller à cette représentation d'amateurs que de me morfondre tout seul, chez moi. De deux maux...

OSCAR. — Le portrait est excellent. Et puisque tu manies le pinceau avec tant de bonheur, continue. N'es-tu pas mon collaborateur !

PAUL. — Oh ! mon cher, je crois que nous sommes au bout du défilé. Il nous resterait bien encore à faire le portrait de la personne qui vient acheter un billet avec le désir sincère d'assister à la soirée et de s'y amuser, mais là, comme pour l'amateur consciencieux, le modèle manque.

OSCAR. — Et les parents des jeunes amateurs ?

PAUL. — Oui... c'est vrai... Il ne leur déplaît point d'assister au facile triomphe de leurs enfants. Ils se disent qu'après tout ils y sont bien pour quelque chose. Mais ils n'osent trop manifester leur contentement ; une réserve s'impose, qui n'est pas le fait de la modestie. Ils ont trop pesté, depuis quelques semaines, contre les rentrées tardives, les étourderies nombreuses, les escapades, dont la préparation de cette soirée a été la cause...

OSCAR. — En effet, ils ne peuvent guère se contredire, là, tout d'un coup.

PAUL. — Enfin, il y aurait encore quelque chose à dire de la représentation elle-même ; de la durée interminable des entr'actes ; de la somme énorme

tion ne saurait suffire pour fixer un jugement. Mais ce qu'il est d'ors et déjà possible de déclarer, c'est que *Légionnaire par vengeance* fera certainement, au « Théâtre du Peuple », quelques belles salles. — (Voir aux annonces.)

## LÈ TSACHAU (CHASSEURS)

### DE LA « BEINDA NAIRE ».

**P**RAU SU que vo lè z'ai cogniu lè tsachau de la « beinda naïre » de pè Lozena. L'è cein que l'ètâi dâi crâno lulu, dâi luron d'attaque. Po dâi tsachau, l'ètant dâi tsachau. Lâi avâi permi leu on marchand de lisanne, on fabriqueant de carrâie, on dresse-boute (que l'è dan on régent), on sartinbanque qu'instruisâi lè valet su clliau manâire que lâi diant la gymnastique, on boutsi qu'on lâi desâi Tya-muton, on minna-mor et pu oncora on par d'autro. Vo dio que l'ètant treize et dâi guierriè ; l'ètâi pire que la beinda à Arnolde dâi z'autro iâdzo. Assebin quand clliau treize tsachau partessant dein lè bou avoué lau tsin, lau pêtâiru, lau cornette, lâu bissat, lau dièton, lau metanne et tsacon lâu trâi gourde, faillâi vère, pouôro z'ami ! quinte dzornâ ! Terivant dza du su le Lâo, vè lè Caserne, tî ein on iâdzo : lè tsin bouëlâvant et fe-lâvant quemet dâi z'einludzo, lè sordat sè crayant que l'è z'ennemi arrevâvant, lè boufbo que fasant l'écoula bossonâre pregnant la fouâre, et lè père z'et mère desant à lau z'einfant : « Sâi bin sâdzô, mon valet, vaitcé la *beinda naïre* que passe ! » Et lè ministre desant dein lau pridzo : « Dieu no garde dau diâblio et de la beinda naïre ».

L'è qu'apri que l'avant passâ tot lo gibier dau payî ètâi via. N'è pas que l'ausse ètâ tyâ, mâ sè sauvâve de pouâire et partessâi dau côté de Frâidèvela, de Penâ, de Montprèvère, po sè fère terî pè lè tsachau de clliau velâdzo que sè peinsâvant adan : « Lâi a rido de lèvre et d'ètyâru vouâ ! Paraît que la beinda naïre fâ ouna vèryâ ! »

On coup, cein sè passâve lâi a dza grantenet, lè treize s'eimbreyant po parti du su le Lâo. L'ètâi apri la St-Martin. L'avâi nu on bocon peindeint la nè et fasâi frâ. Vaitcé qu'au moment iò l'allâvant baillî lo signal de se metre ein route et lâtsi lè tsin, lo minna-mor fâ :

— Tè rondzâi ! i'è àobliâi mè metanne !

— Te mettrî tè man dein tè catsette ! lâi dit Tya-muton.

— Diabe lo pas ! M'èin vè lè queri.

— Quaise-tè, que diant dinse lè z'autro, et pu

d'indulgence et de patience qui se dissimule sous ces applaudissements obligatoires et ces rappels forcés ; des billets donnés, qui à eux seuls représentent plus des trois quarts de l'auditoire, sauvant ainsi les apparences ; des délégués des sociétés sœurs, qui, en sortant, lorsqu'ils peuvent secouer le joug des convenances, rétractent presque tous leurs éloges, retirent tous leurs bravos. Leur société n'est-elle pas bien supérieure !

OSCAR. — Et les couronnes, les bouquets, les palmes ?

PAUL. — J'allais les oublier !... Les couronnes !... Mais, il n'y a pas de soirée d'amateurs sans une pluie de couronnes. Tout le monde en reçoit, plutôt deux qu'une. C'est le triomphe à la portée de tous. Un véritable bombardement, coupant les tirades, interrompant les dialogues et prolongeant — sans profit pour le spectateur — une représentation qu'il trouve déjà trop longue.

Si quelqu'un est oublié dans cette distribution, ne plaignez pas les moins remarqués. L'oublié n'est jamais qu'un des meilleurs, chargé d'un rôle important, mais qui n'a pas le privilège de posséder, dans l'auditoire, une sœur, une cousine ou... une amie. Le valet, qui ne paraît qu'une fois en scène, pour dire : « Madame est servie », en ressort pliant sous le poids des couronnes et des bouquets.

OSCAR. — Tiens, je me souviens que dans la première société dont je fis partie, le comité, pour prévenir en apparence toute injustice, avait commandé une couronne : « la couronne officielle ». Elle était destinée à ceux qui n'en recevraient pas d'autres. Un ami de la société était chargé de la lancer.

foudra l'atteindre quie, pè cllia cramena !

— Sâ-to pas einvouyi ton tsin avoué on beliet pò l'ottò ? Ta fenna lè lâi baillèrà, que dit Tya-muton.

— Rein dau tot, fâ lo minna-mor, lâi a pas falta de beliet. Lè metanne son dein mon pâilo iò ie dormo ; mon tsin l'a bon nâ, lâi vu fère acheintre mè man et vo frâimo onna botoille que lè rapporté.

Adan, vaitcé mon minna-mor que l'eimpougne son tsin, lâi passe sè dâ dèso lo nâ po que lè z'acheintâi bin et lâi fâ : « Fifi ! va chercher ! » Et la bête trasse qu'on diâblio avau lo prâ, l'infate la tserrare tant que pouâve éteindre, lè z'oraille avau lè djoûte, la tiuva eintre lè tsambè, la leingo à mâiti teryâ et pu... via.

Cinq menuté apri lo tsin rêvègnâi ào dissîme galop, avoué oquoie dein lo mor que fot bas devant lè piaute ào maître.

Vo z'arâi faliu oûre lè recalfalâie de clliau cor, l'avressant dâi mor quemet on catsplliat et sè desant eintre leu :

— Po fin nâ, ta bête l'a fin nâ ! pouâve pas mi trovâ ! Ha... ha... ha ! hi... hi... hi... hi !... Tè rondzâi la quinta.

Lo tsin l'avâi rapportâ lo pantet de la fenna.

MARC A LOUIS.

**Pour ne pas manquer le train.** — « Rien ne sert de courir, il faut partir à temps », a dit le bon Lafontaine. Il faut partir à temps pour prendre le train, le bateau à vapeur, la diligence ou le tramway, mais encore est-il indispensable de connaître l'heure des départs. Voyageurs, mes amis, ayez donc toujours sur vous un indicateur aussi complet que l'*Horaire du Major Davel*, édité par les Hoirs d'Adrien Borgeaud, à Lausanne. N'oubliez pas surtout de vous procurer pour le 1<sup>er</sup> octobre, l'édition d'hiver.

**ILS SONT LÀ !** — John Hewelt et ses gringalets ont fait jeudi leurs adieux aux fidèles du Kursaal. Ils sont partis. Mais les Colbergs sont venus et avec eux un chef d'orchestre non moins magique que M. Birnbaum, mais beaucoup, beaucoup plus petit que lui ; c'est le plus petit du monde, dit-on. Et ce n'est pas tout ; il y a encore les Polos, cascadeurs comiques ; Ghezso, le vélocromographe peintre express ; Armandy's, un baryton moderne ; Lys Perli, duettistes originaux. Enfin, il y a surtout le Cinématographe Pathé, dont les vues, toujours nouvelles, ont un succès fou.

Demain, dimanche, matinée à 2 1/2 heures et soirée à 8 1/2 heures.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

L'acteur la recevait avec force révérences, puis, lorsqu'il était dans la coulisse, sans souci de ses protestations, un membre du comité lui arrachait la couronne des mains pour la lancer à un autre.

PAUL. — Tout était perdu, for l'honneur.

OSCAR. — Eh ! bien, maintenant, ton dernier mot. Crois-tu qu'il serait possible, avec ces données, de préparer un prologue pour notre prochaine soirée ?

PAUL. — Impossible. Je te l'ai déjà dit, le temps nous manque. Et puis, ton idée, c'est bon entre nous ; mais en public, ah non, par exemple.

OSCAR. — Ainsi, nous n'aurons pas de prologue ?

PAUL. — Personne ne s'en plaindra, je te l'ai déjà dit. A la péroraison de son « discours officiel » — encore une tradition qui ne tient que par la force de l'habitude — le président pourra, puisque tu le crois nécessaire, ajouter ces mots :

« Mesdames, mesdemoiselles, messieurs. »

» Deux de nos membres, au talent bien connu — on peut dire cela, n'est-ce pas ? — se proposaient, conformément à la tradition, de composer un prologue pour cette petite soirée. Ils avaient trouvé, paraît-il, une donnée vraiment extraordinaire et dont le succès était certain. Malheureusement, des circonstances indépendantes de leur volonté les ont obligés à renoncer à ce projet.

» Voilà pourquoï, mesdames, mesdemoiselles et messieurs, nous n'avons pas de prologue. »

Soupir de soulagement dans l'assistance. « Tousjours autant de gagnè », pensent tous les spectateurs.

OSCAR. — Et après cela ?...

PAUL. — Après cela ?... Eh bien : « Messieurs, place au théâtre ! »

FIN.